Deux ouvriers autodidactes et l'orientation professionnelle : Anthime Corbon (1808-1891) et Henri Leneveux (1817-1893)

Two self-taught workers and the emergence of vocational guidance in the middle of the 19th century: Anthime Corbon (1808-1891) and Henri Leneveux (1817-1893)

Michel Huteau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/osp/5507>

DOI : [10.4000/osp.5507](https://doi.org/10.4000/osp.5507)

ISSN : 2104-3795

Éditeur

Institut national d'étude du travail et d'orientation professionnelle (INETOP)

Édition imprimée

Date de publication : 5 décembre 2017

ISSN : 0249-6739

Référence électronique

Michel Huteau, « Deux ouvriers autodidactes et l'orientation professionnelle : Anthime Corbon (1808-1891) et Henri Leneveux (1817-1893) », *L'orientation scolaire et professionnelle* [En ligne], 46/4 | 2017, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 16 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/osp/5507> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/osp.5507>

Ce document a été généré automatiquement le 16 décembre 2020.

© Tous droits réservés

Deux ouvriers autodidactes et l'orientation professionnelle : Anthime Corbon (1808-1891) et Henri Leneveux (1817-1893)

Two self-taught workers and the emergence of vocational guidance in the middle of the 19th century: Anthime Corbon (1808-1891) and Henri Leneveux (1817-1893)

Michel Huteau

- 1 La Révolution française, en instituant le libéralisme économique (suppression des corporations, interdiction des coalitions), a facilité le développement de l'industrie. Dès la fin des guerres napoléoniennes, la révolution industrielle s'accélère. Cette révolution industrielle a deux types de conséquences. Des conséquences sociales d'abord avec le développement d'une classe ouvrière, dont la situation économique et morale est désastreuse, et l'apparition de formes nouvelles de misère. Des conséquences idéologiques aussi : influencées par ces penseurs socialistes que l'on qualifie habituellement d'utopistes (Saint-Simon et Fourier), des personnes de plus en plus nombreuses sont persuadées que, contrairement à ce que pensent les notables et les gouvernants, ce n'est pas la propriété qui est au fondement de la vie sociale, mais le travail (Charle, 1991). Dès lors, les conditions sont remplies pour que naisse un mouvement de réforme de la société. On recherche et on propose des formes d'organisation de la production plus équitables et plus à même de satisfaire les besoins humains. On agit pour que les travailleurs puissent bénéficier des droits dont ils sont privés.
- 2 Ce mouvement sera suffisamment puissant « pour que la classe ouvrière la plus organisée puisse conquérir pendant quelques mois, entre février et juin 1848, une certaine audience au plus haut niveau de l'État » (Charle, p. 58). C'est alors que seront prises les premières mesures de législation sociale. Si le mouvement social marque le pas après la répression de juin 1848 et sous le Second Empire (largement fondé sur la peur d'une révolution), les revendications ouvrières et les projets de réforme qui les

accompagnent perdurent. Sous la Troisième République, quelques revendications seront satisfaites, et quelques projets de réforme, les plus modestes, seront mis en œuvre.

- 3 Parmi les acteurs de ce mouvement social, on trouve des ouvriers. Ouvriers de métiers et résidant dans de grandes villes, ils constituent une élite et ne sont pas représentatifs de l'ensemble du monde ouvrier. Mais leur situation relativement privilégiée leur permet sans doute d'exprimer au mieux les aspirations de ce monde. C'est au sein de cette élite ouvrière que l'on rencontre Anthime Corbon et Henri Leneveux. Ils participent pleinement au mouvement social qui vient d'être évoqué. Au premier plan de leurs préoccupations, il y a la formation professionnelle des ouvriers et la question de l'orientation professionnelle qui lui est étroitement associée. En 1855, Leneveux publie un *Almanach-Manuel* d'apprentissage sous-titré *Guide pour le choix d'un état industriel*. Quatre ans plus tard, en 1859, Anthime Corbon publie *L'Enseignement professionnel* où il traite, entre autres, de l'orientation professionnelle. Avant de rendre compte du contenu de ces deux ouvrages, nous examinerons le parcours de ces deux auteurs et le contexte – à la fois idéologique et social – dans lequel ils sont apparus. Nous serons ainsi conduits à évoquer le saint-simonisme et sa dissidence buchézienne avec le journal *L'Atelier* et l'état de la formation professionnelle au milieu du XIX^e siècle.

Deux ouvriers autodidactes

- 4 Les parcours de ces deux ouvriers autodidactes sont étonnamment similaires. Claude-Anthime Corbon est de 9 ans plus âgé. Ils sont tous deux d'origine populaire. Corbon, fils d'un artisan de la Haute-Marne ruiné par l'invasion de 1814, commence à travailler à 7 ans comme rattacheur de fil dans un atelier de tissage (il aurait appris à lire seul avec quelques aides occasionnelles). Après avoir été peintre en lettres et mètreur, il est embauché à Paris en 1833 comme typographe à l'imprimerie Terzulo. Leneveux est né à Paris. Après une scolarité primaire et un apprentissage, lui aussi est embauché à Paris comme typographe à l'imprimerie Didot cette même année. L'un et l'autre fréquentent les cercles saint-simoniens, et ils subissent l'influence de Philippe Buchez (1796-1865), un disciple dissident de Saint-Simon. Leneveux est à l'origine de la création d'une société de secours mutuel qui deviendra la chambre syndicale des typographes (ancêtre du syndicat du livre).
- 5 En 1840, ils sont parmi les fondateurs de *L'Atelier*, un journal « écrit par des ouvriers et pour des ouvriers ». Corbon en est le rédacteur principal, et Leneveux en sera le directeur-gérant. Après la révolution de 1848 à laquelle ils participent activement, ils sont, l'un et l'autre, candidats à la Constituante (présentés par des républicains modérés). Corbon seul est élu. Il sera viceprésident de cette assemblée (Buchez la présidera) et membre du comité restreint chargé d'élaborer le projet de constitution.
- 6 Pendant le Second Empire, auquel ils s'opposent, Corbon, pour raisons de santé, est devenu sculpteur sur bois, et Leneveux sera un moment comptable (on lui doit un traité de comptabilité). Puis l'un et l'autre bifurquent vers le journalisme. En 1863, Corbon est rédacteur au *Siècle*, Leneveux deviendra rédacteur dans ce même journal en 1867 (au début de l'Empire, il avait été rédacteur en chef de *La Sentinelle populaire*, journal stéphanois vite interdit).
- 7 À la chute de l'Empire, ils sont nommés maires à Paris, Corbon pour le 15^e arrondissement et Leneveux pour le 14^e ! Pendant la Commune, Corbon est à la tête

d'une délégation qui tente une médiation entre les versaillais et les communards ; il avait déjà, avec Leneveux, joué un rôle d'apaisement en juin 1848. Corbon sera ensuite député et sénateur à vie à partir de 1875, Leneveux sera conseiller municipal de Paris et maire adjoint du Petit-Montrouge.

- 8 Leur évolution idéologique, assez classique, est identique : ayant, semble-t-il, des sympathies communistes (dans la lignée d'Étienne Cabet) et fouriéristes dans leur jeunesse, ils deviennent des socialistes réformistes d'inspiration saintsimonienne et, finalement, des républicains très modérés. Catholiques, ils sont choqués par la collusion entre l'Église et les forces réactionnaires et, dès la Seconde République, ils s'éloignent de la religion et deviennent anticléricaux¹ (Corbon protestera contre l'érection du Sacré-Cœur après le vote de la loi dite d'expiation, Leneveux affirmera que l'enseignement doit échapper à l'influence de l'Église)².

Saint-Simon

- 9 Dans la première moitié du XIX^e siècle, les idées socialistes se répandent dans le milieu des travailleurs qualifiés et plus particulièrement chez les typographes. Corbon et Leneveux vont s'engager dans le saint-simonisme (voir Musso, 1999) et, plus précisément, sous l'influence de Philippe Buchez, dans sa variante catholique. Claude Henri de Rouvroy (1760-1825), comte de Saint-Simon, fait partie de ces aristocrates partisans des Lumières. Il a eu d'Alembert comme précepteur. Officier, il commence par mener une vie aventureuse en Amérique aux côtés de Lafayette. De retour en France, il adhère aux idéaux de la Révolution et y participe activement (il abandonne ses titres de noblesse), mais celle-ci est aussi pour lui l'occasion de faire des affaires. Il spéculait sur les biens nationaux et devient très riche. La quarantaine approchant, il décide de se consacrer à la science et devient très pauvre (à tel point qu'il sera pris en charge pendant plusieurs années par un de ses anciens domestiques). En revenant d'Amérique, il avait suivi une formation d'ingénieur militaire donnant une large place aux mathématiques et à la physique. À partir de 1798, il étudie intensément la médecine et surtout la physiologie. Il voit dans l'organisme un modèle de l'organisation et du fonctionnement social. L'argent circule dans la société comme le sang dans l'organisme (et comme l'eau dans les canaux).
- 10 Pierre Musso (1999, voir aussi 2006 et 2010) distingue trois aspects dans l'œuvre de Saint-Simon qui correspondent à trois étapes. Une phase philosophico-épistémologiste (1802-1813) qui annonce clairement le positivisme (Auguste Comte a été le secrétaire et le collaborateur de Saint-Simon). Une phase politico-économique (1814-1823) qui a donné naissance à des travaux qui inspireront les socialistes (Proudhon, Leroux, Marx) et qui serviront de fondements à la sociologie de Durkheim (qui comparait Saint-Simon à Descartes). C'est vraisemblablement ce versant social de l'œuvre de Saint-Simon qui a séduit les jeunes Corbon et Leneveux. La troisième phase est brève (1823-1825) et consiste en l'établissement d'une religion fondée sur la science.
- 11 Pour Saint-Simon, qui est vraiment à la charnière entre le XVIII^e et le XIX^e siècle, il s'agit de terminer l'œuvre de la Révolution et d'envisager une organisation sociale en rapport avec le développement de l'industrie. Celle-ci est fondée sur l'alliance entre les savants et les industriels, les industriels étant, sans exception, tous ceux qui participent à la production. Les savants conseillent, mais ne décident pas. Saint-Simon met l'économie au premier plan, car pour lui « la politique est la science de la production ».

Il s'agit de passer du gouvernement des hommes à l'administration des choses. La société doit être un vaste atelier autorégulé (comme un organisme). L'organisation sociale projetée prend la forme d'une Association universelle. « Dans l'ancien système, le peuple était enrégimenté par rapport à ses chefs ; dans le nouveau, il est combiné à eux. De la part des chefs, il y avait commandement, de la part des chefs, maintenant il n'y a plus que direction. Dans le premier cas, le peuple était sujet, dans le second, il est sociétaire. Tel est effectivement l'admirable caractère de combinaison industrielle que tous ceux qui y concourent sont, en réalité, tous collaborateurs, tous associés » (cité par Musso, p. 70). La richesse et le profit sont légitimes lorsqu'ils servent l'industrie. L'inégalité n'est pas scandaleuse. On peut s'interroger sur le caractère « socialiste » d'un tel discours que l'on rencontre fréquemment chez les entrepreneurs d'aujourd'hui et qui, à l'époque où il a été tenu, a eu beaucoup de succès chez les ingénieurs et plus particulièrement chez les polytechniciens³. Certains ont vu en Saint-Simon davantage un partisan de l'économie organisée – un planiste – qu'un socialiste. Notons cependant que l'Association de Saint-Simon exclut les non-producteurs, c'est-à-dire ceux qui vivent du travail d'autrui. Dans le système de Saint-Simon, la religion – culte de la science et retour aux valeurs du christianisme originel – n'est pas une pièce rapportée car, pour lui, toute société a besoin du ciment moral que fournit la religion, et la théorie scientifique doit être sacrée.

- 12 L'Association universelle, comme tous les grands projets de transformation sociale, suppose des citoyens éclairés. Tout un volet de l'œuvre de Saint-Simon concerne l'éducation, et il n'hésite pas à faire des propositions précises (voir Dommanget, 1970). L'enseignement des sciences se substitue à celui des humanités. L'éducation, qui est soigneusement distinguée de l'instruction, doit être liée à la vie, d'où la valorisation de l'éducation informelle, notamment dans le cadre de la vie familiale. Dans une société industrielle, la formation professionnelle et technique (dite « formation spéciale ») est une nécessité. « Elle a pour mission de mettre les individus à même de remplir les fonctions auxquelles les appellent, à la fois, et leur propre vocation et les besoins de l'état social. » Dans les projets de Saint-Simon, on propose d'abord aux élèves une initiation dans les domaines des beaux-arts, des sciences et de l'industrie ; puis, les élèves étant « fixés sur leur carrière future », ils sont répartis dans diverses écoles d'application. L'éducation ne doit pas seulement répondre aux besoins de l'industrie, elle doit aussi permettre une plus grande justice sociale. « L'instruction de la classe pauvre sera poussée assez loin pour que les riches ne puissent abuser à leur égard de la supériorité de leurs connaissances. » Corbon et Leneveux adhèrent pleinement à ces idées générales.

La dissidence buchézienne

- 13 Philippe Buchez (1796-1765) est un médecin et un historien. Dans sa jeunesse, il a été un dirigeant de la Charbonnerie, une société secrète très active sous la Restauration et dans laquelle on trouve des républicains et des socialistes, et il a participé à divers complots et à une insurrection visant à renverser la royauté. En 1825, après la lecture de l'ouvrage de Saint-Simon *Le Nouveau Christianisme*, il devient saint-simonien et est très vite une personnalité de premier plan de ce mouvement. Il est séduit par les aspects socialistes de la doctrine et par la conception organique de la société que

développe Saint-Simon. Comme médecin, il est convaincu que la science sociale ne peut être qu'une physiologie sociale.

- 14 Au lendemain de la mort de Saint-Simon, ses disciples organisent la religion dont leur maître a jeté les bases. Il faut un pape (« un père suprême ») et une hiérarchie. Le dogme doit aussi être fixé. Dans les débats théologiques qui accompagnent cette mise en place, Buchez va se trouver minoritaire. Sceptique dans sa jeunesse, il est devenu spiritualiste et est en passe de se découvrir catholique. Aussi n'est-il pas en phase avec l'orientation générale qui tend vers une forme de panthéisme dans laquelle l'esprit et la matière sont deux aspects d'une substance unique (monisme). Pour Buchez, comme pour les chrétiens, l'esprit (l'âme) et la matière (le corps) sont deux substances différentes (dualisme). Un second conflit va conduire Buchez à s'éloigner du groupe des saint-simoniens. Il porte, assez bizarrement, sur le statut de la femme. Pour Barthélemy Enfantin, qui est alors l'un des deux pères suprêmes de l'Église, l'individu social est le couple, et le pouvoir spirituel suprême doit être un « couple-prêtre » (« un pape sera toujours plus faible qu'un pape uni à une papesse »). Pour Buchez, en l'occurrence plus féministe, l'individu n'a pas de sexe lorsqu'il s'agit de questions sociales. La question de la répartition et de l'éventuelle complémentarité des rôles féminin et masculin dans l'Église ne se pose donc pas. Il paraît peu probable que les positions de Buchez en philosophie et sur le statut de la femme expliquent son succès auprès des ouvriers. En revanche, une troisième source de conflit, plus diffuse, peut en rendre compte. Le saint-simonisme propose une organisation hiérarchique de la société, alors que Buchez, notamment parce qu'il n'a pas renié son passage dans la Charbonnerie, est beaucoup plus égalitariste. Ces trois raisons conduisent à la rupture de Buchez avec le saint-simonisme (Cuvillier, 1920 ; Isambert, 1967). Elle est consommée en 1830 ⁴. Tout en se considérant toujours comme un disciple de Saint-Simon, Buchez va alors développer sa propre théorie, qui intègre le socialisme et le catholicisme, et s'en faire le propagandiste.
- 15 Buchez, comme Saint-Simon, est un grand admirateur de la Révolution de 1789, et il considère que, dans ses tendances profondes elle est chrétienne. Corbon affirmera que continuer la révolution, c'est « compléter l'œuvre ébauchée par le christianisme, c'est-à-dire la rédemption terrestre de tous les abaissés, de tous les opprimés d'une manière quelconque » (1863, p. 406). Buchez est partisan, toujours comme Saint-Simon, des États-Unis d'Europe, et il attribue à la France un rôle de guide : elle doit être « l'apôtre de la révolution ». Il pense, encore une idée saint-simonienne, que la société est une totalité organisée dont l'individu n'est qu'un élément et n'est rien sans elle. Toute société, et plus particulièrement celle qui est souhaitée, a un but déterminé, et la liberté de chacun doit lui être subordonnée (comme l'activité des cellules est subordonnée à la fonction de l'organe qu'elles composent). S'il reprend l'idée d'association, Buchez ne croit pas trop à l'harmonie des industriels patrons et des industriels ouvriers et, là, il n'est plus saint-simonien. Pour Buchez, il y a des exploiters et des exploités. Il introduit la lutte des classes dans le saint-simonisme. Il est l'un des inspirateurs des premières associations ouvrières de production (ancêtres des SCOP). Buchez sera parfois présenté comme un « catholique révolutionnaire », ce qui est peut-être excessif et, en tout cas, il est l'un des fondateurs du catholicisme social.

L'Atelier, un journal ouvrier

- 16 Buchez est un propagandiste actif. Il publie un journal, *L'Européen*, donne des cours et des conférences. Très vite, il devient l'inspirateur d'un groupe d'ouvriers, surtout dans le secteur de l'imprimerie, dont les idées se trouvent en résonance avec les siennes. Ils ne sont pas spécialement orientés vers la religion, mais ils sont sensibles à l'interprétation républicaine et sociale que Buchez donne du catholicisme et plus précisément des Évangiles. Ces ouvriers avaient déjà fait plusieurs tentatives pour créer un journal afin de diffuser leurs idées. En 1830, animés par Corbon et Leneveux, 200 ouvriers décident de fonder *L'Atelier* (Cuvillier, 1950), un journal destiné à des ouvriers qui sera intégralement rédigé par des ouvriers. Il se veut « l'organe des intérêts moraux et matériels des ouvriers ». Lorsque, quelques années plus tard, une société sera créée afin de donner une plus grande assise financière au journal, seuls les ouvriers auront le droit de vote dans les assemblées générales. Si Buchez est manifestement l'inspirateur de cette entreprise, sa présence est très discrète, et son nom n'apparaît pas dans les premiers numéros du journal. Si les articles de *L'Atelier* ne sont pas signés, car avant d'être publiés, ils sont discutés collectivement, on sait que Corbon était le principal rédacteur, et on connaît les noms et les professions de tous ceux qui ont proposé des articles. Ces ouvriers, au nombre de 77, tous très qualifiés, appartiennent à 24 métiers différents ; les typographes représentent le tiers de l'effectif⁵, viennent ensuite les bijoutiers (environ 10 %). Le directeur-gérant du journal est Leneveux.
- 17 Dans son premier numéro, *L'Atelier* annonce deux grands objectifs. Un objectif immédiat : le suffrage universel⁶ (masculin) « pour la réalisation de la souveraineté populaire ». Un objectif plus lointain, bien que de premières réalisations puissent rapidement voir le jour : l'Association pour une plus juste répartition des produits du travail. Sur le plan politique, la lutte constante pour le suffrage universel n'est pas seulement l'affirmation d'un principe démocratique, c'est aussi le moyen « d'arracher le pouvoir aux riches ». *L'Atelier* dénonce la corruption et critique le gouvernement pour sa propension à ne se préoccuper que de l'argent⁷. En décembre 1848, lorsque Louis-Napoléon Bonaparte sera élu président de la République, *L'Atelier* ne succombera pas au « fétichisme impérial ».
- 18 Les questions sociales, et cela n'est pas surprenant, sont largement traitées dans *L'Atelier* qui conduit des enquêtes sur les conditions de vie des ouvriers⁸. Le journal soutient les grèves qui éclatent çà et là. Il revendique un nouveau droit du travail qui serait moins défavorable aux ouvriers et qui limiterait les effets néfastes de la concurrence. Ils veulent aussi une réforme des prud'hommes qui ne sont que des « tribunaux de maîtres jugeant des ouvriers ». Enfin, ils sont pour la suppression du livret ouvrier qui est un moyen de contrôle et de pression humiliant pour les travailleurs⁹.
- 19 Au plan économique, *L'Atelier* reprend les thèses de Buchez. Il dénonce l'exploitation des ouvriers par ceux qui possèdent les instruments de travail. Ce ne sont plus seulement les oisifs et les rentiers.
- 20 Tous ceux qui exercent des fonctions patronales (l'encadrement) sont dénoncés. L'instrument de travail doit être une propriété commune. En revanche, les richesses produites sont la propriété des individus, et elles sont transmissibles. Le but de la propriété commune est d'assurer la propriété individuelle aux classes défavorisées. Ce

programme, quasiment communiste¹⁰, peut être réalisé au moyen de l'Association ouvrière de production. Pour que de telles associations se développent, l'intervention de l'État est nécessaire pour limiter la concurrence avec les entreprises privées, notamment en réglementant les conditions de travail. L'État pourrait aussi encourager la formation d'associations. Les sociétés de secours mutuel sont d'excellents lieux de formation pour apprendre aux ouvriers comment gérer les associations. Les rédacteurs de *L'Atelier* ont le sentiment de proposer une révolution, mais ils ne veulent pas qu'elle conduise à l'anarchie ou au despotisme, « c'est, disent-ils, pourquoi nous travaillons à nous former comme peuple, aux idées d'ordre et de justice, afin que la révolution à venir ne soit pas un misérable avortement¹¹ ».

- 21 Les considérations morales tiennent une grande place dans *L'Atelier*. Il ne s'agit pas seulement de prôner le primat de l'intérêt moral sur l'intérêt matériel, on propose un mode de vie plutôt austère¹². On y dénonce les vices et les distractions grossières... Sans ramener la question sociale à une question morale, le progrès moral est vu comme une condition du progrès social. L'émancipation des ouvriers doit être l'œuvre des ouvriers eux-mêmes, ils doivent donc s'instruire, développer leurs compétences professionnelles et aussi acquérir les qualités morales « sans lesquelles leur affranchissement est à jamais impossible ». On pourrait penser que l'ancrage dans le catholicisme est à l'origine de cet accent mis sur la morale. Il n'en est rien. Rancière a montré qu'on le rencontre aussi dans les publications communistes et fouriéristes : « Tel est le mot d'ordre unanime de l'avant-garde du mouvement populaire : “Retour à la morale !”, retour à la morale pour prouver à la bourgeoisie que les ouvriers ne sont pas ce qu'elle prétend, mais aussi pour purifier les ouvriers des vices bourgeois » (2012, p. 273).
- 22 Victime des tracasseries des autorités (poursuites, saisies, amendes), *L'Atelier* cessa de paraître en 1850. Son influence a été plus grande que ce que suggère le nombre de ses lecteurs qui n'a jamais été très important (la diffusion n'a jamais dépassé 1 500 exemplaires). *L'Atelier* a été le point de départ pour certains (et pas seulement pour Corbon et Leneveux) de carrières politiques. Plusieurs de ses membres ont été à l'origine d'associations ouvrières de production. D'autres ont eu des responsabilités dans des associations ouvrières et dans des mutuelles. Pour ces ouvriers autodidactes, *L'Atelier*, avec l'aide bienveillante de Buchez, a été une véritable université.

La formation professionnelle et le travail des enfants

- 23 Vers 1850, le travail des enfants est très fréquent dans l'industrie, et la formation professionnelle des ouvriers est très peu développée (Pepel & Troger, 2001 ; Léon, 1968). La mécanisation a donné naissance à des emplois peu qualifiés n'exigeant pas une grande force physique et pouvant être occupés par des femmes et des enfants. Les familles ouvrières trouvent dans ces emplois un complément de revenu souvent indispensable et les employeurs une source de profit supplémentaire. Les enfants sont surtout employés dans le textile (où femmes et enfants représentent 75 % de la main-d'œuvre) et dans les mines (en 1850, 20 % des mineurs de Carmaux sont des enfants). On se souvient que Corbon était rattacheur de fils à 7 ans. Dans les années 1840-1850, sur environ un million d'ouvriers, on compte 143 000 enfants. La majorité des enfants qui travaillent vont à l'usine ou à la mine à partir de 8 ans, mais fréquemment à partir de 6 ans, voire 4 ans. Les conditions de travail, identiques à celles des adultes, sont

dures : 14 à 15 heures par jour, dans un milieu insalubre et à rythme harassant¹³. On imagine l'effet d'un tel régime sur la santé et le développement physique et intellectuel des enfants. En 1841, à la suite du rapport de Villermé, une loi est votée pour réglementer l'emploi des enfants : pas d'embauche avant 8 ans dans les entreprises occupant plus de 20 ouvriers, pas de travail de nuit avant 13 ans, huit heures maximum de travail pour les 8-12 ans, douze heures pour les 12-16 ans, un jour de repos hebdomadaire pour les moins de 16 ans. En cette même année 1841, le ministre du Commerce justifie ainsi les bienfaits du travail à partir de 8 ans : c'est un moyen de surveillance, les enfants sont mieux à l'atelier qu'à vagabonder dans la rue ; ils acquerront le sens de l'ordre et de la discipline ; il faut commencer tôt pour accéder à la maîtrise des gestes professionnels. En 1851, une loi fixera à dix heures la durée maximale de travail en dessous de 14 ans et à douze heures entre 12 et 16 ans. Les dispositions législatives de 1841 et 1851 seront peu appliquées dans l'immédiat, et leur mise en œuvre ne sera que très progressive.

- 24 La formation professionnelle des ouvriers n'est pas organisée. Il faudra attendre la fin du siècle, avec les lois sur l'école, pour que commence à se dégager une vision d'ensemble et que l'État se sente concerné. Il existe une mosaïque d'écoles, sans lien entre elles et qui ne touchent qu'une part infime de la population. Les écoles d'arts et métiers, créées en 1803 et destinées à l'origine à la formation d'ouvriers, sont vite devenues des écoles de formation de techniciens et d'ingénieurs. Quelques écoles primaires supérieures¹⁴, qui deviendront les collèges techniques, développent des sections professionnelles¹⁵. Il existe aussi, plus ou moins en liaison avec l'apprentissage, des écoles rattachées aux entreprises (e.g. l'école des usines Schneider au Creusot, ouverte en 1837) ou dépendant des municipalités (la plus célèbre étant l'école Lamartinière ouverte à Lyon en 1831). Enfin, il y a des écoles catholiques, de la congrégation des Frères de la charité chrétienne, qui ont une section professionnelle dont la visée est autant charitable et moralisatrice que professionnelle. L'essentiel de la formation des ouvriers se fait par l'apprentissage.
- 25 En supprimant les corporations, la Révolution française a mis fin à un système d'apprentissage moribond (loi Le Chapelier, 1791). Si les révolutionnaires ont créé de grandes écoles formant des techniciens et des ingénieurs, ils n'ont rien prévu pour la formation des ouvriers. Non encouragé et réglementé, l'apprentissage s'est fortement dégradé pendant la première moitié du XIX^e siècle (Guinot, 1946). Plusieurs facteurs ont été à l'œuvre. La mécanisation détruit plus de métiers qu'elle n'en crée de nouveaux. Certaines branches connaissent un taux de chômage important. Privilégiant les profits à court terme, les capitalistes ne jugent pas utile d'investir dans la formation et utilisent souvent les apprentis comme de simples manœuvres. Les ouvriers, dont les conditions de vie sont difficiles, préfèrent mettre leurs enfants au travail plutôt qu'en apprentissage. La situation des apprentis n'est bien souvent pas très différente de celle des enfants au travail. C'est la raison principale pour laquelle des personnes comme Corbon et Leneveux militeront pour l'ouverture d'écoles professionnelles. L'existence d'un contrat écrit précisant les droits et les obligations de chacun.e est loin d'être généralisée. En 1848, sur les 342 500 ouvriers parisiens on compte 19 114 apprentis. Seuls 4 000 environ ont un contrat. La loi de 1851 amorce un début de réglementation en demandant que les apprentis illettrés bénéficient d'une journée hebdomadaire pour apprendre à lire et en rendant obligatoire le contrat écrit. Cette loi a eu peu d'effet : en 1860, le nombre de contrats écrits est quasiment le même qu'en 1848.

Le Guide pour le choix d'un état industriel

- 26 Cet ouvrage est donc publié en 1855 au début du Second Empire, et il est destiné aux parents ouvriers. Leneveux s'est toujours intéressé à l'apprentissage. Pendant le Second Empire, il enseigne à l'École philotechnique où lui-même, lorsqu'il était apprenti, allait suivre des cours.
- 27 Le guide se compose de deux parties : d'abord une série d'informations et de conseils à destination des parents, puis la présentation de 300 métiers. Leneveux constate d'abord que les parents sont très mal informés pour conseiller à leurs enfants le choix d'un métier. Les informations dont ils disposent proviennent de leur entourage et sont peu fiables. Ce sont des « commérages », dit-il, et ils véhiculent « une foule de préjugés absurdes et grotesques ». Il est particulièrement difficile de connaître les salaires, car « c'est une chose très fréquente que cette tendance de l'ouvrier à exagérer son gain dans la conversation, surtout vis-à-vis de gens plus élevés que lui, et à l'amoindrir, au contraire, quand il s'agit de repousser de la corporation un concurrent présent ou à venir » (p. 9).
- 28 Or, le mauvais choix d'un métier a des conséquences dramatiques : « C'est une triste existence que celle de l'homme dont les débuts dans le travail n'ont pas été entourés de tous les soins et de toute l'intelligence nécessaires. Fatalement rivé à une profession pour laquelle il a reconnu, mais trop tard, qu'il n'avait aucune aptitude, il est d'abord sans activité, sans initiative ; il reste au dernier rang et ne reçoit qu'un salaire insuffisant ; puis, bientôt, prenant sa position en dégoût, il abandonne le travail, et son oisiveté, qui traîne après elle la misère, le conduit, par une pente qu'il ne saurait remonter, à la révolte contre les lois morales et humaines, aux vices d'abord, au crime ensuite... » (p. 9).
- 29 La chose est donc sérieuse. « Avant tout examen des avantages que peut présenter telle ou telle carrière, il convient de se rendre parfaitement compte des aptitudes de l'enfant. » Celles-ci doivent être examinées d'un quadruple point de vue :
- 30 1. « Au point de vue de sa constitution physique et de l'état de sa santé ;
- 31 2. quant à son degré d'éducation et de moralité ;
- 32 3. sous le rapport intellectuel, et principalement de ses progrès dans telle ou telle branche de l'instruction ;
- 33 4. relativement à ses tendances instinctives, autrement dit de la vocation. »
- 34 1. Quelle que soit la spécialité professionnelle, il faut choisir soigneusement le lieu de l'apprentissage, car il est des cas où la santé de l'enfant est en danger. « Lorsque les enfants sont en apprentissage à demeure, la nourriture leur est parfois mesurée avec parcimonie ; d'autres fois aussi, l'espace et l'air leur sont avarement distribués. » On peut conseiller certains métiers et en déconseiller d'autres pour des raisons de constitution physique, mais, en général, « il ne faut pas en exagérer l'importance ». Sauf dans un cas où l'on doit avoir une attitude stricte, celui du risque de phtisie ¹⁶. « Il faut donc que le choix d'un état, pour l'enfant soupçonné de la moindre prédisposition aux maladies de poitrine, soit déterminé d'une manière absolue par cette considération » (p. 15). Il faudra donc éliminer les travaux où l'air est vicié ou qui exposent à la pluie et aux courants d'air. Leneveux donne aussi des conseils d'hygiène et recommande la pratique de la gymnastique.

- 35 2. Pour ce qui est du degré d'éducation et de moralité, Leneveux parle uniquement du climat moral qui règne dans les ateliers. Il n'est pas bon. « C'est une bien terrible phase, dans la vie morale d'un homme, que celle de l'apprentissage ! Un enfant parfaitement élevé, chez lequel la probité, la décence, l'affection respectueuse, l'obéissance raisonnée sont pour ainsi dire incrustées, aura de durs combats à livrer pour sortir le cœur sain et sauf de ses trois ou quatre ans d'apprentissage » (p. 19). Ses croyances religieuses s'affaibliront, son honnêteté sera mise à l'épreuve (« les plombiers n'ont jamais pu comprendre qu'enlever du plomb ou de la soudure, c'était du vol »), il risque de se mettre à boire, à fumer, à parler argot. Il faut donc aussi, là encore, choisir avec soin le lieu d'apprentissage. Si l'enfant a de « mauvaises tendances », il faudra, si possible, éviter de le mettre en apprentissage dans un atelier. Il pourra peut-être apprendre le métier de son père avec lui ou être confié à un ouvrier donnant toutes les garanties de moralité. Dans tous les cas, une « surveillance bienveillante » sera nécessaire.
- 36 3. Leneveux souligne la nécessité d'une instruction de base. Celui qui ne sait ni lire ni écrire ne pourra occuper que des emplois de manœuvre ou d'homme de peine. Mais pour beaucoup de métiers, il faut davantage. Avant d'entrer en apprentissage, l'enfant doit avoir des connaissances qui lui permettront d'apprendre son métier, déjà connaître « des rudiments du métier ». Il faut aussi prendre en considération « la spécialité d'instruction où l'enfant a le plus de succès ». Si l'enfant fait des progrès rapides en dessin linéaire, on pourra penser à des métiers comme charpentier, menuisier, mécanicien, horloger... S'il a du goût pour le dessin d'ornement, de la fantaisie et de l'imagination, on pourra envisager des métiers comme bijoutier, bronzier, peintre en décor... En présentant divers métiers, Leneveux signale assez souvent les aptitudes requises. Il critique fortement la tendance des parents à souhaiter pour leurs enfants des emplois de bureau – « la manie des places » – et plaide pour l'apprentissage des métiers manuels.
- 37 4. Le développement sur les vocations est essentiellement consacré aux vocations artistiques. Non seulement Leneveux affirme qu'elles ne mènent à rien, mais, et cela surprend, il les juge dangereuses, immorales : « La vocation artistique est, chez beaucoup de jeunes gens, une maladie morale dont les suites sont ordinairement des plus fâcheuses » (p. 27). Corbon partage ce point de vue.
- 38 Leneveux comprend très bien que pour les familles pauvres l'apprentissage doit être bref et gratuit. Il les met cependant en garde contre la tromperie qui consiste à leur faire croire que leur enfant apprendra un métier, alors qu'il n'en est rien (on leur dit que leur enfant sera imprimeur, alors qu'il ne sera que leveur de châssis). Il comprend aussi que les parents voient leur enfant se mettre à son compte lorsqu'il sera adulte. Il leur demande alors d'estimer les investissements nécessaires et de choisir le métier en conséquence. Leneveux se livre à une comparaison du travail industriel et du travail agricole. Après les avoir décrits longuement, il considère que la condition d'ouvrier et celle de paysan sont aussi misérables l'une que l'autre, mais que la seconde « conserve mieux les qualités morales et les facultés physiques de l'homme ». Il déconseille aux jeunes ruraux de rejoindre les villes. Ils y recherchent l'aisance, mais n'y trouveront que la misère. Ils recherchent la liberté, mais ne rencontreront que la dépendance la plus absolue. Corbon développera un point de vue identique.
- 39 Dans la seconde partie du guide, 305 métiers sont examinés. Ils sont groupés en sept ensembles. Il y a d'abord les métiers du commerce qui supposent un travail manuel (boulangers, bouchers, etc.) ; puis cinq groupes de métiers rassemblés selon les

matériaux qu'ils utilisent : travail sur le bois, sur le fer et les métaux, sur les minéraux, argiles et cristaux, sur les tissus et sur les débris animaux ; pour terminer, on a l'inévitable classe « divers ». Leneveux justifie le choix des métiers retenus : ont été écartés les métiers de l'agriculture où il n'y a pas d'apprentissage proprement dit, les métiers du commerce où le capital a le rôle principal et les professions libérales, car les études y conduisant étant longues et coûteuses ¹⁷, elles sont inaccessibles aux enfants d'ouvriers.

- 40 Des informations sont données sur l'objet du métier et ses subdivisions, parfois sur les qualités requises. On indique les emplois où l'on trouve des femmes, et on précise pour chaque métier si le jeune est recruté comme apprenti ou comme auxiliaire de travail. On indique le mode de rétribution le plus fréquent : à la journée ou aux pièces, et les salaires moyens à Paris. On indique aussi la durée des mortes-saisons. À titre d'exemple, on a reproduit dans l'encadré ce qui est dit du charpentier.

Encadré 1. Le charpentier

Pour être un bon charpentier, il faut être fort, adroit, intelligent et courageux. De tous les ouvriers du bâtiment, le charpentier est le plus exposé, puisque lui seul dresse les échafauds au moyen desquels les autres pourront se garantir des chutes. En outre, le charpentier manie des outils dont les blessures sont terribles ; il a à soulever d'énormes fardeaux, et les éclats de bois meurtrissent presque constamment ses mains. Il a souvent à faire, dans ses travaux, des miracles d'équilibre, et tous sont parfois solidaires de la maladresse d'un seul d'entre eux.

Aussi doit-on bien s'assurer que l'enfant à qui l'on veut donner cet état en remplira facilement les rigoureuses conditions. L'étude du dessin linéaire, de la géométrie et de la mécanique élémentaires est un auxiliaire à peu près indispensable de cette profession, dont l'apprentissage dure deux à trois ans. À l'expiration de ce temps, les ouvriers charpentiers entreprennent ordinairement le voyage dit du tour de France.

À Paris, le chef d'atelier et le contremaître charpentier gagnent 6 fr. par jour. Le salaire des gâcheurs et leveurs est de 5 à 6 fr. ; le compagnon reçoit 4 fr. 50 c. Les garçons de chantier ou hommes de peine touchent de 2 fr. 50 c. à 2 fr. 75 c. Tous sont payés à la journée, et la morte-saison les frappe durement pendant tout l'hiver, indépendamment des causes accidentelles que subit souvent l'industrie du bâtiment.

L'établissement dans cette partie est difficile, il exige, surtout dans les grandes villes, des capitaux considérables, et les chances de pertes sont nombreuses.

Les nouvelles charpentes en fer et en fonte menacent incessamment cette profession d'une diminution du nombre de bras employés.

Text box 1. The carpenter

De l'enseignement professionnel

- 41 L'ouvrage est publié en 1859 dans « La bibliothèque utile » que dirige Leneveux. Cette collection se propose de diffuser auprès du peuple les connaissances scientifiques utiles. On y trouve des ouvrages à vocation pratique (comme *Le Budget du foyer* de Leneveux lui-même) et des ouvrages plus théoriques (*De l'éducation* d'Herbert Spencer par exemple) et des comptes rendus d'enquête (*La Statistique humaine de la France* de Jacques Bertillon par exemple).
- 42 Dans la préface à la seconde édition, Corbon annonce les objectifs de son ouvrage. Il montrera « que l'apprentissage des métiers divers se fait généralement de la manière la plus détestable et que l'ouvrier en ressent les mauvais effets pendant toute sa vie professionnelle..., que l'on est loin d'avoir conscience de tout ce dont il est capable et qu'il est, par conséquent, loin de faire emploi de toute sa capacité..., que la science de l'élève de l'homme est déplorablement négligée ». Il résulte de ces faits « une énorme déperdition de forces humaines ». Le « moyen suprême » de réagir à cette situation est « d'organiser partout un sérieux enseignement professionnel qui soit à la portée de toute la jeune génération ». Les institutions devraient être pénétrées de trois convictions : « 1. que la capacité humaine ne se manifeste pas facilement et qu'elle n'a jamais dit son dernier mot ; 2. que les vocations ne doivent pas être contrariées sous le misérable prétexte d'ordre et de discipline ; 3. que le but essentiel de l'enseignement étant de solliciter la révélation des aptitudes et de les développer en vue du meilleur emploi possible, on doit s'ingénier, par toutes sortes d'incitations bienveillantes, à provoquer la manifestation des capacités variées de la personne » (pp. 3-5).
- 43 L'ouvrage est organisé en deux parties. La première porte sur l'apprenti et l'ouvrier, la seconde sur l'enseignement professionnel¹⁸. Comme Leneveux, Corbon souligne l'importance du choix d'un « bon état ». « De tous les devoirs de la vie de famille, il n'en est peut-être pas de plus difficile à remplir, ni qui exige plus d'attention et de prudence, que celui de bien choisir une profession pour ses enfants. C'est qu'on décide, en effet, dans cette grave circonstance, de leur avenir tout entier, c'est que leur bien-être, leur dignité, leur indépendance, leur honneur même sont en question à ce moment solennel. Et la responsabilité est d'autant plus grande que l'enfant ne peut guère influencer sur cette décision à laquelle il est pourtant fortement intéressé ! Ce dernier acte de l'autorité absolue du père, et de la mère, pèsera sur toute son existence... » (p. 10). Corbon reprend l'argumentation de Leneveux, que d'ailleurs il cite, sur les informations limitées et peu fiables (« mensongères ou intéressées ») dont disposent les parents. Et même s'ils étaient bien informés faudrait-il encore qu'ils aient des moyens financiers nécessaires à leur projet.
- 44 L'enfant émet bien des préférences, mais comme il est ignorant des métiers, elles sont sans fondement sérieux. « Il faut sans doute tenir compte des aspirations des enfants, mais quand elles ont ce caractère de persistance qui révèle bien nettement une vocation ; or, c'est là le fait exceptionnel. Le fait ordinaire, c'est que l'enfant, privé d'un enseignement professionnel capable d'exciter ses aptitudes, ne manifeste que des goûts passagers et des tendances superficielles souvent contraires à ses aptitudes réelles » (pp. 13-14).
- 45 Les aptitudes, comme les vocations, sont générales. « La nature fournit toutes les aptitudes nécessaires aux besoins sociaux, mais elle ne donne pas précisément des chimistes ou des peintres, des menuisiers ou des ciseleurs ; et il est fort probable que

tel, dont l'esprit est séduit par les opérations du laboratoire et qui est devenu un chimiste distingué, aurait pu, sous d'autres influences, devenir un bon ingénieur, un historien remarquable, etc. » (p. 15). Certes, on peut obtenir « une classification des catégories d'aptitudes, pourvu que la pensée ne vint à l'idée de personne de faire de cette classification un obstacle au libre choix de la profession ». Corbon propose une telle classification, très proche de celle que suggérerait Leneveux. Il distingue les « précisionnistes » qui sont non seulement à l'aise avec les exigences de précision, mais aussi avec des règles précises et la géométrie, et les « fantaisistes » qui se caractérisent par leur imagination. Les premiers peuvent se diriger vers des professions comme charpentier, menuisier, tailleur de pierres, mécanicien, etc. ; les seconds vers les métiers de bijoutier, orfèvre, ciseleur... Chaque catégorie pourrait être subdivisée. Il faudrait aussi tenir compte « des tempéraments ». Corbon précise bien qu'il ne s'agit pas « d'expériences phalanstériennes », mais de conseils aux parents ¹⁹.

- 46 Reste à apprécier ces aptitudes. Comme il n'y a pas d'« enseignement professionnel préparatoire », les maîtres ne peuvent donner aucun avis. « Si l'enseignement que reçoivent les enfants dans les écoles primaires était poussé assez loin pour qu'ils pussent manifester leurs tendances soit aux travaux de précision, soit à ceux d'imagination ; si, d'autre part, la science médicale était appelée à donner son avis sur l'appropriation du tempérament de chaque élève à un genre donné d'occupation, les parents trouveraient dans ces indications générales des lumières précieuses qui leur feraient éviter de grands écueils, et la société aurait naturellement sa part des bénéfices qui résulteraient à coup sûr d'une plus intelligente distribution des enfants dans les ateliers » (p. 16). En attendant, c'est le hasard qui décide « à peu près exclusivement ».
- 47 Corbon, suivant en cela Leneveux, se livre à une critique sévère de l'apprentissage dont la longueur est non seulement inutile, mais nuisible. L'enfant y apprend très mal son métier. Il est davantage un garçon d'atelier ou un « enfant de peine » qu'un véritable apprenti. N'étant pas convenablement alimentée, son intelligence se dégrade et est « troublée pour la vie ». Non seulement l'apprentissage ne facilite pas l'esprit inventif, mais il développe un sentiment d'hostilité à l'égard des inventions et de toute perspective de perfectionnement dans le métier. L'intérêt pour le travail s'estompe. L'atelier est aussi le lieu d'une dégradation morale, l'enfant y acquiert des attitudes et des habitudes négatives (mépris de la théorie, grossièreté, etc.). Certes, les parents devraient réagir à cette situation et exiger, au besoin devant les tribunaux, des conditions d'apprentissage plus satisfaisantes, mais la véritable solution consiste en une professionnalisation de l'enseignement primaire et en l'ouverture d'écoles professionnelles.
- 48 L'idéal serait d'organiser un enseignement préprofessionnel dans les écoles à partir de 10 ans avec le double objectif de donner à l'enfant « l'habitude de tenir les outils » et d'observer ses aptitudes. L'apprentissage du métier ne devrait pas commencer avant 15 ans. À cet âge, l'enfant est capable de choisir, et l'apprentissage serait beaucoup plus rapide. Corbon n'ignore pas le coût d'un tel projet. La généralisation de l'enseignement primaire suppose que l'on multiplie par quatre le montant des sommes qui lui sont allouées ; quant au développement de l'enseignement professionnel, le coefficient multiplicatif est beaucoup plus élevé (il suggère de puiser dans les budgets militaires). « En attendant un enseignement professionnel largement organisé, je conseillerai aux familles ouvrières qui ne sont point trop pressées de tirer parti de leurs enfants, de les envoyer à l'école deux ou trois années de plus qu'ils n'ont coutume d'y aller ; de les

obliger en même temps à suivre des cours du soir autant que faire se peut. Je conseille en outre fortement aux parents d'habituer les enfants, en dehors des classes, à se livrer à des travaux quelconques de la main » (p. 132).

- 49 Corbon consacre un long développement à une description de « l'organisation de l'enseignement manuel dans l'école primaire en vue de solliciter la révélation des aptitudes particulières » (p. 173). Il s'inspire des réalisations de l'école lyonnaise La Martinière, « l'institution la plus grande et la plus utile qui soit en France » (les enfants passent deux années dans cette école, entre 10 et 14 ans). Il faudrait dans chaque école un atelier « au moins aussi grand que la classe », avec forge, tours, établis de menuisier, etc., une cour où l'on puisse procéder à la taille de pierres, un espace pour le jardinage. Dans les premières réalisations, on trouvera des ouvriers à l'aise pour tous ces travaux. Si on passe à une vaste échelle, il faudra former les enseignants dans « une école normale professionnelle »²⁰. « Le but est tout à la fois de développer la force, l'élasticité musculaire, l'adresse des mains et de donner à l'enfant une certaine audace, une plus haute conscience de sa capacité à se rendre propre, s'il le veut bien, à tel travail, à tel autre, ou à tel autre encore » (p. 178). Dans ces classes - ateliers, il faut laisser à l'enfant le plus de liberté possible. « L'ordre n'est pas le but qu'il s'agit d'atteindre ; le but véritable c'est de déterminer la révélation des aptitudes. Comment arriverions-nous à ce but désirable si nous gênons stupidement, sous prétexte de bon ordre, la liberté de l'enfant dans ses tâtonnements » (p. 180). Plus généralement, Corbon est contre un enseignement « oppressif » et pour un enseignement « expansif ».
- 50 Pour Corbon les aptitudes ne sont pas un facteur limitant. On devrait mieux savoir « ce que tout homme porte en lui de puissance inemployée... Tout homme, s'il ne violente pas stupidement ses aptitudes, peut apprendre plusieurs métiers » (p. 47). Corbon cite de nombreux exemples d'ouvriers qui excellent dans des domaines différents ou, comme c'est son cas, d'ouvriers qui ont été conduits à exercer plusieurs métiers avec un égal talent²¹. Il est persuadé qu'« un homme d'intelligence ordinaire pourrait apprendre, de l'âge de 16 à 30 ans, par exemple, sept ou huit métiers, de ceux qui sont réputés les plus difficiles et les exercer aussi bien que la moyenne des ouvriers de chacune des professions » ; mais cela à une condition : « qu'il ait échappé aux fâcheuses conséquences de l'apprentissage » (p. 54).
- 51 En 1880, le sénateur Corbon, qui préside la « commission de surveillance et de perfectionnement de l'École municipale d'apprentis du boulevard de la Villette à Paris, rend son rapport. Cette école, ouverte depuis 1873, a vocation à servir de modèle pour les écoles qu'il est prévu d'ouvrir dans le département de la Seine. Elle accueille des enfants de 13 ans munis du certificat d'études primaires pour une durée de trois ans. La première année, les élèves passent par divers ateliers (« rotation »). L'apprentissage proprement dit d'un métier se fait les deux années suivantes. Cette école est l'objet de deux critiques : elle est coupée de la vie de l'atelier, et la première année est une année perdue. Corbon dénonce une nouvelle fois l'apprentissage pour montrer la supériorité de la formation en école (où il n'y a ni corvées écoeurantes ni influences malsaines), et il défend farouchement la rotation, avec les arguments longuement développés auparavant : elle permet un meilleur choix du métier et facilitera les changements d'activité si les circonstances l'exigent. Sous l'influence de Corbon et d'Henri Tolain, un ancien ouvrier ciseleur devenu lui aussi sénateur, d'autres écoles de ce type seront ouvertes. On doit aussi à Corbon et Tolain l'introduction du travail manuel dans les écoles primaires (1882).

Conclusion

- 52 Bien qu'ils soient en voie de devenir des notables très respectables, Corbon et Leneveux n'ont pas trahi les idéaux de leur jeunesse. Ils déclarent toujours appartenir à la classe ouvrière, et en être fiers, parler en son nom et participer à ses combats. « Je suis la chair de la chair de ce peuple » écrit Corbon (le peuple, ce sont les ouvriers et les paysans, surtout les ouvriers !). Dans son essai intitulé *Le Secret du peuple* (1863), qu'il a « médité tout en façonnant des ornements de bois », il rappelle qu'il a été de « la phalange de ces ouvriers qui ont créé autrefois la presse du prolétariat » et qu'il a été élu à la Constituante « pour y exprimer les vœux des masses laborieuses ». Il veut défendre les ouvriers trop souvent calomniés (tout « en disant des duretés à sa propre classe »). Il salue dans le peuple ses valeurs universelles, son sens de la justice, son internationalisme, « la sûreté de son instinct et la grandeur de ses aspirations ». Quant à Leneveux, il termine ainsi son ouvrage *Le Travail manuel en France* (1881) : « Il n'est pas une phrase de ce petit livre qui ne reproduise cette pensée sous toutes ses formes : faire de l'ouvrier un homme nouveau, maître de sa destinée, libre de ses actes, assez fort pour agir isolément ou collectivement, et dont les employeurs devront avoir plus besoin qu'il n'aura besoin d'eux. Pour en arriver là que faut-il ? Des écoles ! Encore des écoles ! Toujours des écoles ! L'enseignement intégral et professionnel partout ! » (p. 157).
- 53 Leneveux et Corbon ne s'intéressent pas seulement à l'enseignement professionnel. Ils trouvent scandaleuses les énormes inégalités sociales en matière d'instruction. Ils réclament pour l'immédiat la généralisation de l'enseignement primaire et sa gratuité. Pour le futur, ils demandent l'établissement d'une école primaire unique qui accueillerait, sans distinction de classe, tous les enfants jusqu'à 15 ans. Alors serait organisé un concours, et les élèves seraient ventilés dans des écoles scientifiques, des écoles professionnelles et des écoles artistiques (recrutés et formés, les artistes sont réhabilités). Ce plan est détaillé dans un ouvrage de Leneveux en 1861. À ces propositions d'organisation s'ajoutent des suggestions pédagogiques correspondant à ce que l'on appellera plus tard l'éducation nouvelle. Une telle réforme permettrait de réduire la distance entre le travail intellectuel et le travail manuel. « Il n'est pas possible de maintenir longtemps encore la séparation qui a existé jusqu'à nos jours entre l'immense majorité des populations, condamnée en quelque sorte aux labeurs pénibles, souvent grossiers mais indispensables à l'existence de tous, et quelques castes prédestinées par un état social imparfait aux études et aux travaux supérieurs de l'intelligence humaine » (Leneveux, 1881, p. 3).
- 54 Corbon et Leneveux, nous l'avons vu, se livrent à une critique sévère de l'apprentissage et militent activement pour que l'apprentissage du métier se fasse dans des écoles professionnelles. Nous avons vu aussi qu'ils proposent, avec d'autres à la même époque, un enseignement préprofessionnel varié à l'école primaire afin de permettre la révélation des aptitudes des enfants. Faire appel à des aptitudes pour le choix d'un métier n'est pas nouveau (Platon, déjà...). Notons cependant qu'à défaut d'une procédure d'observation desdites aptitudes, Corbon et Leneveux décrivent des situations où elles sont susceptibles de se manifester. Notons également que, sauf cas particuliers, ils n'établissent pas une correspondance stricte entre aptitudes et métiers.

- 55 En matière d'enseignement professionnel et d'orientation professionnelle, Anthime Corbon et Henri Leneveux, ces deux ouvriers autodidactes, apparaissent comme des visionnaires, et il faudra attendre des dizaines d'années avant que les solutions qu'ils ont esquissées commencent à être appliquées.

BIBLIOGRAPHIE

- Charle, C. (1991). *Histoire sociale de la France au XIX^e siècle*. Paris : Seuil.
- Corbon, A. (1860) *De l'enseignement professionnel*. Paris : Gerber Ballière et C^{ie} (1^{re} édition : 1859).
- Corbon, A. (1863). *Le secret du peuple de Paris*. Paris : Pignerre.
- Corbon, A. (1877). *Pourquoi nous vous délaissons. Lettre de l'ouvrier-sénateur Corbon à Monsieur le Sénateur-évêque Dupanloup*. Paris : Imprimerie nouvelle.
- Corbon, A. (1880). *Rapport de la commission de surveillance et de perfectionnement de l'École municipale d'apprentis du boulevard de la Villette*. Paris : Charles de Fourgues frères.
- Cuvillier, A. (1920). Un schisme saint-simonien : origines de l'École buchézienne (d'après des documents inédits). *Revue du mois*, 493-532.
- Cuvillier, A. (1950). *Un journal ouvrier. L'Atelier (1840-1850)*. Paris : les Éditions ouvrières.
- Dommanget, M. (1970). *Les Grands Socialistes et l'éducation*. Paris : Armand Colin.
- Guinot, J.-P. (1946). *Formation professionnelle et travailleurs qualifiés depuis 1789*. Paris : Domat-Montchrestien.
- Isambert, F.-A. (1967). *Politique, religion et science de l'homme chez Philippe Buchez*. Paris : Cujas.
- Leneveux, H. (1855). *Almanach-Manuel d'apprentissage. Guide pour le choix d'un état industriel*. Paris : Passard.
- Leneveux, H. (1861). *De l'instruction en France. La propagande de l'instruction*. Paris : Dubuisson.
- Leneveux, H. (non daté, vraisemblablement 1881). *Le Travail manuel en France*. Paris : Gerber Ballière et C^{ie}.
- Léon, A. (1968). *Histoire de l'éducation technique*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Maitron, J. (1967-1971). *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*. Paris : Éditions ouvrières (<http://maitron-en-ligne-univ-paris1.fr>).
- Musso, P. (1999). *Saint-Simon et le saint-simonisme*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Musso, P. (2006). *La Religion du monde industriel. La pensée de Saint-Simon*. Paris : L'Aube.
- Musso, P. (2010). *L'Industrialisme contre l'État*. Paris : L'Aube.
- Pelpel, P., & Troger, V. (2001). *Histoire de l'enseignement technique*. Paris : L'Harmattan.
- Rancière, J. (2012). *La Nuit des prolétaires*. Paris : Pluriel (1^{re} édition : 1981).

NOTES

1. . En 1877, dans une lettre à M^{gr} Dupanloup, Corbon déclare que depuis des siècles l'influence de l'Église « s'est exercée à empêcher plutôt qu'à favoriser » la rédemption sociale des ouvriers, que « le parti clérical a solidarisé la religion aux intérêts politiques d'une minorité réfractaire au mouvement libérateur de la société ». Il affirme que chez des personnes comme Dupanloup « la haine de la Révolution a éteint l'amour de Dieu » et que, si la société se « décatholicise », elle ne se « déchristianise » pas.
2. . On trouvera des informations complémentaires sur les biographies de ces deux ouvriers dans Maitron (1967-1971).
3. . Pour Jaurès, « Saint-Simon avait prévu le capitalisme, mais il l'avait magnifiquement transfiguré en socialisme » (cité par Musso, 1999).
4. . Un peu plus tard, une autre scission conduira à la dislocation du mouvement. La droite saint-simonienne, qui se lancera dans les affaires, l'administration, les réalisations industrielles, procédera à l'exclusion de la gauche réformatrice qui se rapprochera des socialistes (voir Musso, 1999).
5. . Parmi eux, le jeune Eugène Pottier, futur auteur des paroles de *L'Internationale*.
Pour Leneveux, les typographes établissent un lien entre les travailleurs manuels et les travailleurs intellectuels. « Par leurs frottements continuels avec les « ouvriers de la pensée » (expression de 1848), les typographes reçoivent une éducation toute particulière, qui a souvent permis à quelques-uns d'entre eux de risquer de temps à autre une incursion sur les terres de leurs éducateurs involontaires » (1881, p. 7).
6. . En 1840, seuls les hommes de plus de 25 ans payant une contribution directe d'au moins 200 fr. peuvent voter. Pour être élu, il faut avoir au moins 30 ans et payer une contribution directe d'au moins 500 fr.
7. . C'est en 1843 que François Guizot (1787-1874), l'homme fort de la monarchie de Juillet, aurait prononcé sa fameuse formule : « Enrichissez-vous... »
8. . Le *Tableau sur l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie* du docteur Louis-Villermé est publié en 1840.
9. . Sur ce livret sont enregistrés les emplois successifs des ouvriers avec les appréciations des employeurs. Le livret doit être visé par les autorités policières ou municipales quand l'ouvrier change de lieu de travail. Il est conservé par le patron tant que l'ouvrier travaille chez lui.
10. . Ce que Corbon, plus tard, regrettera : « La théorie de l'Association, telle que nous la donnâmes d'abord, se ressentait encore beaucoup trop de la tendance générale du socialisme d'alors, c'est-à-dire de la tendance communiste. Ce qui est bizarre, c'est qu'en ayant le parti pris de réagir contre cette tendance, nous commençons à propager une idée qui, comprise comme nous paraissions la comprendre et menée jusqu'à ses dernières conséquences, nous lançait dans le communisme. Notre théorie de la première heure ne se distinguait de celle des communistes purs qu'en ce sens seulement que, hors de l'atelier, chacun disposait à sa guise de son avoir » (1863).
11. . Les associations existantes disparurent avec l'arrivée du Second Empire.
12. . Les adversaires de Corbon l'ont décrit comme « un moine du Moyen Âge costumé en civil de 1830 ».
13. . « Ils s'en vont travailler quinze heures sous les meules ;
Ils vont, de l'aube au soir, faire éternellement
Dans la même prison le même mouvement.
.....
Travail mauvais qui prend l'âge tendre en sa serre,
Qui produit l'argente en créant la misère.
Qui se sert d'un enfant ainsi que d'un outil ! » (Victor Hugo, *Les Contemplations*, 1856).

14. . Elles ont été créées en 1833.
15. . La tentative d'établir un enseignement professionnel dans les lycées (1865) n'aboutira pas. Elle donnera naissance à l'enseignement moderne.
16. . Au XIX^e siècle, la tuberculose, cette « peste blanche », serait responsable en France de neuf millions de morts, contre deux millions « seulement » pour les guerres. Leneveux présente les statistiques parisiennes des années 1851 et 1852 relatives aux causes de la mortalité pour diverses professions. La tuberculose est la première cause pour presque toutes les professions. On apprend ainsi que sur 167 bijoutiers décédés, 33 le sont de la phtisie, 18 de l'entérite et 13 de la pneumonie.
17. . À l'époque où Leneveux écrit son guide, le lycée est fréquenté par 5 % d'une classe d'âge.
18. . Une annexe de cette quatrième édition est une « réponse à une grosse objection » prononcée par un quotidien légitimiste et ultramontain qui avait reproché à Corbon de ne pas s'être inspiré des « lumières de l'Église ». Il y condamne vigoureusement les prétentions de l'Église catholique. Le travailleur n'a rien à expier, il doit toujours affirmer sa dignité, y compris devant Dieu.
19. . Dans l'utopie fouriériste, les phalanstériens sont recrutés sur la base de leur tempérament, et il y a... 810 tempéraments.
20. . Les écoles normales nationales d'apprentissage seront créées en 1945 pour assurer la formation des enseignants des centres d'apprentissage.
21. . Marx cite un de ces exemples dans *Le Capital* pour illustrer la nécessité d'une formation polytechnique. « Oui, la grande industrie oblige la société, sous peine de mort, à remplacer l'individu morcelé, porte-douleur d'une fonction productive de détail, par l'individu intégral qui sache tenir tête aux exigences les plus diversifiées du travail... » (livre I, section 4, chapitre XV, p. 211 de l'édition de 1872). Puis, en note, vient la citation de Corbon qui rapporte ce que lui aurait dit un ouvrier français à son retour de San Francisco : « Je n'aurais jamais cru que je fusse capable d'exercer tous les métiers que j'ai faits en Californie. Je croyais bien profondément que hors de l'imprimerie, je n'étais bon à rien du tout, et je n'ai cédé en allant là-bas qu'au vif désir de voir du pays... Une fois au milieu de ce monde d'aventuriers qui changeaient de métier plus facilement que de chemise, ma foi ! J'ai fait comme les autres. Le métier de mineur ne me donnant pas assez, je suis allé à la ville, où j'ai fait tantôt de la typographie, tantôt de la toiture, etc. La profession de plombier-zingueur n'est pas celle qui m'a le moins rapporté... Cette expérience m'a donné la conviction qu'en aucune circonstance je ne me tiendrais pour sérieusement embarrassé si le travail d'une profession quelconque venait à me manquer. Je me sens moins mollusque et beaucoup plus homme » (p. 50).

RÉSUMÉS

Au milieu du XIX^e siècle se développe un mouvement pour l'organisation d'un enseignement professionnel et la mise en place de procédures d'orientation professionnelle. Deux ouvriers autodidactes, aux parcours étrangement similaires, sont fortement impliqués dans ce mouvement. Ils se situent dans la ligne du socialisme réformiste de Saint-Simon et veulent défendre les intérêts de la classe ouvrière. On présente les propositions de ces deux auteurs ainsi que le contexte dans lequel ils ont été conduits à les formuler.

In the middle of the XIXth century, a movement developed towards the organisation of vocational education and the implementation of vocational guidance procedures. Two self-taught workers from strangely similar backgrounds were strongly involved in this movement. They were part of the reformist socialist tradition of Saint-Simon and wanted to stand up for the interests of the working class. This paper presents the proposals of these two authors, as well as the context in which they came to formulate them.

INDEX

Mots-clés : Orientation professionnelle, enseignement professionnel, classe ouvrière, Saint-Simon

Keywords : Vocational guidance, vocational training, working class, Saint-Simon

AUTEUR

MICHEL HUTEAU

est Professeur de psychologie honoraire, Inetop, Cnam. Courriel : michel.huteau@wanadoo.fr